



CONTACT PRESSE

Dorothee Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny
assistées de Thaïs Aymé et Anne-Sophie Taude

JOURNALISTES PRÉSENT·ES

Presse quotidienne

MARINO Cristina - Le Monde

RENAULT Gilles - Libération

Presse hebdomadaire

LE ROY Tiphaine - Télérama

ORAIN Killian - Télérama

PEREZ Valentin - Le Canard enchaîné

Presse mensuelle / longs délais

DOCHTERMANN Mathieu - La Terrasse / Puppet Gazette

Presse internet

AGLAN Alya - Culture Tops

DAVIDOVICI Mireille - Arts-Chipels

DEMEY Éric - Sceneweb

FOUGNIÈS Bruno - Regarts

FRANCK Sarah - Arts-Chipels

HAOUADEC Karim - Frictions

KAZANDJIAN Christian - La Grande Parade

NIVIÈRE Marie-Céline - Coups d'œil

PLAS Laura - Les Trois Coups

ROUSSELET Michelien - Blog SNES-FSU

THIBAUDAT Jean-Pierre - Mediapart

TOUBIANA Dany - Souriscène

Presse audiovisuelle

GARDRÉ Solène - RFI

HAHN Thomas - Radio Libertaire

RADIO

Radio Libertaire

Émission Tempête sur les planches

Diffusion le dimanche 12 avril 2026

Entretien en direct avec Benjamin Ducasse [\[lien\]](#)

Presse quotidienne

«Une histoire autrichienne», des allumettes pour éclairer les heures sombres

Donnant vie à des objets remisés au grenier, l'habile spectacle de la compagnie les Maladroits reconstitue l'endoctrinement d'un aieul dans les Jeunesses hitlériennes et interroge les ressorts du collaborationnisme.

Certes, concomitance rimera ici avec coïncidence. Il n'empêche: en ces temps de géopolitique fort agités et crispés, on relèvera que deux spectacles programmés à Paris ces derniers jours avaient pour sujet central l'Anschluss. Ce moment de bascule de l'histoire européenne qui, en 1938, vit l'Allemagne nazie annexer l'Autriche, pays voisin, prompt à se mettre au garde-à-vous. Ainsi, version Comédie-Française, cela donne-t-il l'*Ordre du jour*, une implacable diatribe, à la fois puissante et sardonique, focalisée sur les grands industriels de l'époque,

pantins serviles convertis sans états d'âme à une idéologie putride à laquelle ils fourniront un appui économique et logistique essentiel.

Intime. Une *histoire autrichienne*, qui vient de quitter le Mouffetard pour une tournée de quelques dates, brasse la même fange, mais à une autre échelle, puisque, le modus operandi repose sur le «théâtre d'objets». Il serait donc sévère, sinon injuste, de comparer la mise en scène de Jean Bellorini, l'interprétation infaillible du quatuor du Français, ou l'écriture d'Eric Vuillard, prix Goncourt 2017 – dont la chronique concise d'une catastrophe annoncée, prend forme sur la scène du Vieux Colombyer –, avec l'approche de la compagnie les Maladroits, qui privilégie le récit intime, servi par un seul comédien. Fondé à Nantes en 2008 autour de quatre amis, le collectif avoue un faible pour les sujets de société et les questions autour de la transmission de la mémoire. A l'exemple, l'an dernier, de *Subjectiflune*, sa précédente création, qui brocardait les théories complottistes autour de la conquête de l'espace. Une



La pièce exhume l'inavouable passé d'un grand-oncle. ALBAN VAN WASSENHOVE

histoire autrichienne, elle, exhume l'inavouable passé d'un défunt, grand-oncle d'un prénom Lukas qui, tombant des nues, va, avec les moyens du bord, reconstituer une chronologie de l'infamie dans laquelle l'aieul occupera une place aussi secondaire que bien réelle.

Errements. Partant de souvenirs candides liés à l'enfance, Arno Wögerbauer (par ailleurs codirecteur artistique des Maladroits, au même titre que Benjamin Ducasse, ici crédité de la mise en scène) déroule ainsi cette pelote – en grande partie fondée sur un récit familial – qui, à la fin des années 1930, va mener à l'endoctrinement, des Jeunesses hitlériennes à son engagement dans la Wehrmacht, d'un jeune campagnard qui, le conflit ter-

miné, remettra les preuves de ses errements au grenier, sans remords apparents. Par-delà le texte, ou l'interprétation, l'intérêt se porte, de la sorte, sur ces objets et accessoires qui, manipulés avec dextérité, composent la modeste singularité de l'entreprise, des boîtes d'allumettes transformées en baraques d'un camp de concentration, aux poils d'un balai, dont on avait jamais imaginé qu'ils puissent suffire pour reconstituer un champ de blé.

GILLES RENAULT

UNE HISTOIRE AUTRICHIENNE
de la compagnie LES MALADROITS
En tournée, à Cherbourg du 27 au 30 avril, à Dives-sur-Mer les 8 et 9 juillet, à Mirepoix les 8 et 9 août.

«Un pays supplémentaire», piano à jeu



Claudine Simon se livre à un jeu de déconstruction. PHOTO ANAÏDE DE BARROS

Claudine Simon démantèle son instrument pour bâtir une ville imaginaire traversée par un petit train dans un spectacle jeune public inventif et soigné.

C'est un spectacle sans parole mais aux multiples histoires, pour peu qu'on sache lire dans les ombres, qu'on guette les lumières et démêle les bruits. Le «pays supplémentaire», c'est celui où va s'évader le petit train qui circule sur la scène et éclaire par intermittence le plateau et les blocs de bois projetant leurs ombres aux murs et forgeant la *skyline* d'une ville imaginaire. C'est le pays qu'on conquiert (ou plutôt qui nous conquiert), le nouveau rivage qui nous accueille, immense, quand on découvre la musique (c'est aussi une référence au grand critique Serge Daney qui désignait ainsi ce que représentait pour lui le cinéma). Le spectacle de la pianiste Claudine Simon (elle avait participé à la création du for-

midable *Fusées* de Jeanne Candel) prend le temps de s'installer. Il fait un pacte avec le petit spectateur qui le veut bien: tout doucement, on va faire un jeu de déconstruction. On va détraquer le rythme, démonter ce qu'on a l'habitude de voir et d'entendre. Le premier à subir ce délicate, mais tout de même un peu sauvage, travail de démantèlement est le clavier du piano posé à terre. Comme on joue aux Kapla, Claudine Simon prend ses touches une à une pour composer une grande tour verticale, à moins que ce soit une drôle d'herbe folle ou une araignée. Puis le voyage commence, le petit train disparaît et revient, un ventilateur prend des airs de grand escogriffe, des bandes magnétiques de VHS s'évalent en froufrouant, le

brouillard gagne. Cette création sonore si soignée, qui tient aussi du théâtre d'objet (si tous les spectacles jeunesse portaient un tel soin à la scénographie et la lumière!), suit d'abord une ligne de basse, se concentre sur le bruit des objets qui tombent sur une planche sonorisée, traverse le brouhaha et les langues, lance des paysages sonores (une ville, une jungle, une ambiance de stade...) avant de les rattraper et de les lancer à nouveau. Jusqu'à ce qu'apparaisse un tout petit piano devant lequel la comédienne s'agenouille. Voilà la musique. A la fin du chemin, le spectacle touche à la magie, par la grâce d'une inventivité qui ne cherche jamais l'épate mais l'éblouissement poétique.

SONYA FAURE

UN PAYS SUPPLÉMENTAIRE
de CLAUDINE SIMON
A partir de 7 ans.
En tournée, à Oullins ce mardi, à Rennes samedi et dimanche, à Marseille les 6 et 7 mai.

Le Monde
SAMEDI 18 AVRIL 2026

CULTURE | 25

A l'Opéra Bastille, un superbe « Roméo et Juliette »

Chorégraphiée par Rudolf Noureev, la pièce permet à la nouvelle génération de danseurs de dévoiler ses talents

DANSE

On a beau le voir et le revoir, on y croit encore, on voudrait tellement que ça se termine bien. De quoi s'agit-il ? De *Roméo et Juliette*, dont les multiples versions cinématographiques, théâtrales et chorégraphiques de la pièce de Shakespeare ont, depuis 1957, à peine entamé le cuir et laissent toujours insatisfaits, tant l'histoire finit bêtement mal. Alors que Juliette, pour échapper à ses parents, avale un philtre magique qui la maintient dans une froideur cadavérique, Roméo, qui n'a pas été prévenu à temps du stratagème, la croit morte et s'époumonne, entraînant le suicide de Juliette qui se poignarde sur lui. Trop tard, trop dommage ! Mourir, ne pas mourir, chercher la mort, l'amour sème des cadavres.

Cette escalade fatale est un des pics de tension du ballet *Roméo et Juliette*, chorégraphié par Rudolf

Noureev (1938-1993) sur la musique tempétueuse de Prokofiev et à l'affiche dans l'interprétation du Ballet de l'Opéra national de Paris, jusqu'au 12 mai, à l'Opéra Bastille. Créée en 1984, cette superproduction exaltée a déclenché, vendredi 10 avril, les cris d'enthousiasme et d'admiration du public. Autour de l'étoile Roxane Stojanov et du danseur Lorenzo Lelli, tous les deux captivants, les 50 interprètes au plateau et la quarantaine de figurants ont avalé ce ballet marathon de près de trois heures. Soutenu par l'Orchestre de l'Opéra national de Paris, emporté par la baguette précise de Robert Housart, ce *Roméo et Juliette*, parfois tout de même un peu vieillot, a encore emporté le morceau.

L'échiquier de la haine entre les Capulet et les Montaigu passe par un jeu de couleurs décliné pendant tout le spectacle. Rouge pour les premiers, vert pour les seconds, et les mille nuances que l'on peut imaginer grâce à la vi-

sion du scénographe Ezio Frigerio (1930-2022). Sous influence des peintres italiens du XV^e siècle, dont Antonio Pisanello et Andrea Mantegna, ce complice de Noureev, avec lequel il collabora à différents ballets, signa les costumes et les décors, reconstitués par les ateliers de l'institution parisienne, de cette Vèrone fantasmée et tumultueuse. Scènes de foule, tableaux de bal, castagnes et bagarres à l'épée, pas de deux, défilent rapidement dans cette lecture de Noureev découpée comme un film.

Haute virtuosité

Roméo et Juliette allie esthétique luxueuse, narration étoffée, haute virtuosité. Il est aussi un formidable terrain de travail et de recherche pour les interprètes. Et ce n'est pas le moindre atout de ce spectacle que de valoriser la compagnie en lui offrant un tremplin solide. La nouvelle génération de danseurs y parfume un sang neuf dans ses articulations. Et quel plaisir

L'amour porte à la tête, fait tanguer, plonger, tourbillonner et balayer le plateau éperdu

de redécouvrir non seulement les rôles vedettes, mais également les personnages secondaires indispensables de cette grande fresque. Antoine Kirschner vole dans les habits de Mercutio, l'ami de Roméo, affirmant une fibre blagueuse et tragique sur le fil. Son côté « jeune chien fou dans un jeu de quilles », épatant, tient impeccablement face à un Nicola Di Vico superbement affûté en Tybalt.

L'enjeu majeur des ballets narratifs comme *Roméo et Juliette* réside dans l'hybridation la plus

subtile possible entre la technique classique et le jeu d'acteur dansé. Lorsqu'on sait combien la partition chorégraphique de Noureev multiplie avec gourmandise les difficultés et les retournements, tricotés de pas à l'endroit, à l'envers, on imagine combien l'expression dramatique ajoute un supplément de complexité. Le piège du surjeu et de la pantomime trop marquée est évité par les interprètes qui défendent leurs rôles dans les moindres accents, sans perdre de vue leur personnalité.

L'amour surtout se danse merveilleusement et à fond chez Noureev qui n'oublie jamais la vraie vie au cœur du savoir-faire. L'amour porte à la tête, fait tanguer, plonger, tourbillonner et balayer le plateau éperdu. L'amour pousse à toutes les démonstrations pour attirer le regard de l'autre. Ce débordement émotionnel, presque enfantin parfois, nourrit les rencontres entre Juliette et Roméo. Conserver la

limpidité dramaturgique du récit très accidenté en enchaînant des enchaînements de pas donnant la chair de poule a parfaitement réussi à Roxane Stojanov et à Lorenzo Lelli, dont le talent éclate.

Œuvre majeure du répertoire du Ballet de l'Opéra de Paris, *Roméo et Juliette*, où l'on verra nombre d'interprètes, dont les étoiles Valentine Colasante, Paul Marque, ainsi que Clara Mousseigne, Thomas Doquier, Francesco Mura, Jack Gasztott, ouvre sur une fin de saison consistante avec notamment deux autres spectacles narratifs de poids : *La Dame aux camélias*, créé en 1978 par John Neumeier, et *La Bayadère*, de Rudolf Noureev, ultime chef-d'œuvre mis en scène par l'artiste en 1992, l'année de sa mort. ■

ROSITA BOISSEAU

Roméo et Juliette, de Rudolf Noureev. Par le Ballet de l'Opéra national de Paris. A l'Opéra Bastille, jusqu'au 12 mai.

Le collectif Les Maladroits sonde la face sombre des secrets de famille

Avec « Une histoire autrichienne », la compagnie explore les zones d'ombre d'un homme à la vie en apparence banale

SPECTACLE

Qu'ont réellement fait nos proches, parents, grands-parents durant la seconde guerre mondiale ? La question n'a cessé, depuis, de traverser les œuvres et d'inspirer les auteurs. Tous domaines confondus. Au cinéma, on pense à *Musik Box* (1989), de Costa-Gavras, dans lequel une avocate incarnée par Jessica Lange découvre, avec horreur, le passé de criminel de guerre de son père en Hongrie dans les années 1939-1945. La nouvelle création de la compagnie Les Maladroits, née à Nantes en 2008, *Une histoire autrichienne*, plonge de la même façon dans les zones d'ombre d'un grand-oncle à la vie en apparence banale. S'il s'agit avant tout d'une fiction, elle s'inspire en grande partie de l'expérience personnelle d'un des quatre comédiens de la troupe, Arno Wögerbauer.

Il y a quelques années, le père de l'acteur a en effet porté à la connaissance de son fils des archives retrouvées dans le grenier de la maison familiale héritée d'un grand-oncle décédé. Datées de 1938 à 1945, celles-ci contenaient, entre autres, un cahier d'école avec des croix gammées, une sorte d'album Panini de propagande nazie... De quoi s'interroger sur l'engagement, durant la seconde guerre mondiale, de cet ancêtre prénommé Joseph. Après enquête, Arno Wögerbauer et son père ont exhumé le passé, découvrant qu'il était né, en 1924, dans une famille pauvre de la campagne autrichienne, avait arrêté l'école à 14 ans puis été enrôlé dès 1938 dans les Jeunesses hitlériennes puis formé comme aviateur dans l'armée allemande.

La fiction, tirée de cette réalité familiale, met en scène un narrateur, Lukas (Arno Wögerbauer), passionné de football, qui a 13 ans en 1999 quand il part au ski avec son grand-oncle Léopold, personnage sympathique et bienveillant à l'égard de son petit-neveu. Si le comédien est seul sur les planches, il a travaillé en amont avec son cometteur en scène Benja-

min Ducasse, également membre de la compagnie Les Maladroits, et la dramaturge Marion Solange-Malenfant qui accompagne depuis longtemps la troupe. Mais, pour la première fois dans l'histoire des Maladroits, ils ont passé commande d'un texte à cette dernière plutôt que de privilégier une écriture collective du spectacle au plateau.

L'agravité du sujet – la montée du nazisme en Allemagne et ses répercussions dans des pays voisins comme l'Autriche – trouve dans *Une histoire autrichienne* ses moments de respiration. Grâce à l'inventivité et au caractère ludique de la scénographie.

Recours à l'humour
Les allumettes et leurs boîtes utilisées pour évoquer les troupes allemandes lors de l'invasion de l'Autriche ou les camps d'extermination nazis, les sapins miniatures manipulés par Arno Wögerbauer pour aborder l'idéologie raciale nazie apparaissent comme des choix judicieux. De même, la projection d'images filmées en direct par le téléphone portable du comédien parvient à servir efficacement la dramaturgie.

Le recours à l'humour n'éclaire rien les questions essentielles qui guident le spectacle. Où commence la véritable collaboration ? Enrôlé très jeune dans l'armée allemande, soumis à un endoctrinement quotidien par l'occupant nazi, le grand-oncle Léopold s'est-il rendu complice des crimes de guerre des Allemands ? Fallait-il continuer à cacher ce secret de famille ou le révéler enfin au grand jour pour affronter les démons du passé ? *Une histoire autrichienne* a le mérite d'ouvrir un large champ de réflexion, en laissant à chacun sa liberté de penser. ■

CRISTINA MARINO

Une histoire autrichienne, par la compagnie Les Maladroits. Texte : Marion Solange-Malenfant. Mise en scène et direction d'acteur : Benjamin Ducasse. Mise en scène et jeu : Arno Wögerbauer. Le Mouffetard, Paris 5^e. Jusqu'au 18 avril.

Le nouveau bijou de Gus Van Sant
LE FIGARO MAGAZINE

Une formidable comédie noire et politique
LE NOUVEL OBS ELLE PREMIÈRE

Passionnant Génial Jubilatoire
LE FIGARO CAHIERS DU CINÉMA LIBÉRATION

Un thriller majuscule
USD

Cruellement drôle
TÉLÉRAMA

Une grande fresque sur l'Amérique
LE MONDE

Haletant
LA TRIBUNE DIMANCHE

Fabuleux
LE POINT

LA CORDE AU COU

BFMTV Konbini' NouvelObs LE FIGARO Télérama

Avec le spectacle « Une histoire autrichienne », Les Maladroits explorent la face sombre des secrets de famille

La compagnie nantaise continue de mettre son théâtre d'objets inventif et ludique au service d'un récit sur des événements historiques vus au prisme de destins individuels.

Par Cristina Marino

Publié hier à 18h30 · Lecture 2 min.



Arno Wögerbauer dans « Une histoire autrichienne », par la compagnie Les Maladroits, lors d'une répétition à Nantes, en février 2026. YSALINE LAURENT/SABINE ARMAN

Qu'ont réellement fait nos proches, parents, grands-parents durant la seconde guerre mondiale ? La question n'a cessé, depuis, de traverser les œuvres et d'inspirer les auteurs. Tous domaines confondus. Au cinéma, on pense à *Music Box* (1989), de Costa-Gavras, dans lequel une avocate incarnée par Jessica Lange découvre, avec horreur, le passé de criminel de guerre de son père en Hongrie dans les années 1939-1945. La nouvelle création de la compagnie Les Maladroits, née à Nantes en 2008, *Une histoire autrichienne*, plonge de la même façon dans les zones d'ombre d'un grand-oncle à la vie en apparence banale. S'il s'agit avant tout d'une fiction, elle s'inspire en grande partie de l'expérience personnelle d'un des quatre comédiens de la troupe, Arno Wögerbauer.

Lire la critique (en 2025) : [III Dans le spectacle « Subjectif Lune », Les Maladroits se rient des théories complotistes](#)



Il y a quelques années, le père de l'acteur a en effet porté à la connaissance de son fils des archives retrouvées dans le grenier de la maison familiale héritée d'un grand-oncle décédé. Datées de 1938 à 1945, celles-ci contenaient, entre autres, un cahier d'école avec des croix gammées, une sorte d'album Panini de propagande nazie... De quoi s'interroger sur l'engagement, durant la seconde guerre mondiale, de cet ancêtre prénommé Joseph. Après enquête, Arno Wögerbauer et son père ont exhumé le passé, découvrant qu'il était né, en 1924, dans une famille pauvre de la campagne autrichienne, avait arrêté l'école à 14 ans puis été enrôlé dès 1938 dans les Jeunesses hitlériennes puis formé comme aviateur dans l'armée allemande.

La fiction, tirée de cette réalité familiale, met en scène un narrateur, Lukas (Arno Wögerbauer), passionné de football, qui a 13 ans en 1999 quand il part au ski avec son grand-oncle Léopold, surnommé « Poldi », personnage au demeurant fort sympathique et plutôt bienveillant à l'égard de son petit-neveu. Si le comédien est seul sur les planches, il a travaillé en amont avec son cometteur en scène Benjamin Ducasse, également membre de la compagnie Les Maladroits, et la dramaturge Marion Solange-Malenfant qui accompagne depuis longtemps la troupe. Mais, pour la première fois dans l'histoire des Maladroits, ils ont passé commande d'un texte à cette dernière plutôt que de privilégier une écriture collective du spectacle au plateau.

Recours à l'humour

La gravité du sujet – la montée du nazisme en Allemagne et ses répercussions dans des pays voisins comme l'Autriche – trouve dans *Une histoire autrichienne* ses moments de respiration. Grâce à l'inventivité et au caractère ludique de la scénographie.



Arno Wögerbauer dans « Une histoire autrichienne », par la compagnie Les Maladroits, lors d'une répétition à Nantes, en février 2026. YSALINE LAURENT/SABINE ARMAN

Les allumettes et leurs boîtes utilisées pour évoquer les troupes allemandes lors de l'invasion de l'Autriche ou les camps d'extermination nazis, les sapins miniatures manipulés par Arno Wögerbauer pour aborder l'idéologie raciale nazie apparaissent comme des choix judicieux. De même, la projection d'images filmées en direct par le téléphone portable du comédien parvient à servir efficacement la dramaturgie.

Le recours à l'humour n'élude en rien les questions essentielles qui guident le spectacle. Où commence la véritable collaboration ? Enrôlé très jeune dans l'armée allemande, soumis à un endoctrinement quotidien par l'occupant nazi, le grand-oncle Léopold s'est-il rendu complice des crimes de guerre des Allemands ? Fallait-il continuer à cacher ce secret de famille, longtemps tu, ou le révéler enfin au grand jour pour affronter les démons du passé ? *Une histoire autrichienne* a le mérite d'ouvrir un large champ de réflexion, en laissant à chacun sa liberté de penser.



Arno Wögerbauer dans « Une histoire autrichienne », par la compagnie Les Maladroits, lors d'une répétition à Nantes, en février 2026. YSALINE LAURENT/SABINE ARMAN

- ¶ *Une histoire autrichienne*, par [la compagnie Les Maladroits](#). Texte : Marion Solange-Malenfant. Mise en scène et direction d'acteur : Benjamin Ducasse. Mise en scène et jeu : Arno Wögerbauer. [Le Mouffetard – Centre national de la marionnette](#), Paris 5^e. Jusqu'au 18 avril.

Cristina Marino

Théâtre d'objets «Une histoire autrichienne», des allumettes pour éclairer les heures les plus sombres

Donnant vie à des objets remisés au grenier, signes d'un déni familial, l'habile spectacle de la compagnie les Maladroits reconstitue l'histoire d'un aïeul enrôlé dans les jeunesses hitlériennes et les ressorts du collaborationnisme.



Arno Wögerbauer (sur scène), cosigne la mise en scène avec Benjamin Ducasse. (Alban van Wassenhove)

Par **Gilles Renault**

Publié le 14/04/2026 à 16h52

Certes, concomitance rimera ici avec coïncidence. Il n'empêche : en ces temps de géopolitique fort agités et crispés, on relèvera que deux spectacles actuellement programmés à Paris ont pour sujet central l'Anschluss. Ce moment de bascule de l'histoire européenne qui, en 1938, vit l'Allemagne nazie annexer l'Autriche, pays voisin, prompt à se mettre au garde-à-vous. Ainsi, version Comédie Française, cela donne-t-il *l'Ordre du jour*, implacable diatribe, à la fois puissante et sardonique, focalisée sur les grands industriels de l'époque, [pantins serviles convertis sans états d'âme à une idéologie putride](#) à laquelle ils fournirent un appui économique et logistique essentiel.

Une histoire autrichienne brasse la même fange, mais à une tout autre échelle, puisque, proposé au Mouffetard, «*centre national de la marionnette*» à Paris, le modus operandi repose sur le «théâtre d'objets». Il serait donc sévère, sinon injuste, de vouloir comparer la mise en scène de Jean Bellorini, l'interprétation infallible du quatuor du Français, [ou l'écriture d'Eric Vuillard](#), prix Goncourt 2017 – dont la chronique concise d'une catastrophe annoncée, prend donc forme sur la scène du Vieux Colombier –, avec l'approche de la compagnie, les Maladroits, qui, elle, privilégie le récit intime, servi par un seul comédien.

Une chronologie de l'infamie

Fondé à Nantes en 2008 autour de quatre amis, le collectif avoue un faible pour les sujets de société et les questions autour de la transmission de la mémoire. A l'exemple, l'an dernier, de *Subjectif lune*, sa précédente création, qui, à (très) grande échelle celle-là, brocardait les théories complotistes autour de la conquête de l'espace. *Une histoire autrichienne*, elle, exhume l'inavouable passé d'un défunt, grand-oncle d'un prénommé Lukas qui, tombant des nues, va, avec les moyens du bord, reconstituer une chronologie de l'infamie dans laquelle l'aïeul occupera une place aussi secondaire, que bien réelle. Partant de souvenirs candides liés à l'enfance, Arno Wögerbauer (par ailleurs codirecteur artistique des Maladroits, au même titre que Benjamin Ducasse, ici crédité de la mise en scène) déroule ainsi cette pelote – en grande partie fondée sur un récit familial –, qui, à la fin des années 1930, va mener à l'endoctrinement d'un jeune campagnard qui, le conflit terminé, remettra les preuves de ses errements au grenier, sans remords apparents.

Par-delà le texte, ou l'interprétation, l'intérêt se porte, de la sorte, sur ces objets et accessoires qui, manipulés avec dextérité, composent la modeste singularité de l'entreprise, des boîtes d'allumettes transformées en baraques d'un camp de concentration, aux poils d'un balai, dont on avait jamais imaginé qu'ils puissent suffire pour reconstituer un champ de blé.

Une histoire autrichienne, compagnie les Maladroits, mise en scène d'Arno Wögerbauer, et Benjamin Ducasse, le Mouffetard (75 005), jusqu'au 18 avril, puis en tournée (Cherbourg, Dives-sur-Mer, Mirepoix).

Presse hebdomadaire



Roméo et Juliette

Ballet
Rudolf Noreev

Audacieuse et sensuelle, la mythique chorégraphie de Noreev, portée par une Juliette révoltée, claque à la manière d'une pièce contemporaine.

TTT

La splendeur d'un spectacle total. Où danse et musique fusionnent dans le drame qui se noue, file et s'achève. Où l'alliance somptueuse des décors et des costumes d'Ezio Frigerio, inspirés par la Renaissance italienne, magnifie le mouvement des interprètes. Quand Rudolf Noreev (1938-1993), à peine débarqué à l'Opéra de Paris comme directeur de la danse, remonte, en 1984, l'œuvre qu'il avait créée à Londres sept ans plus tôt pour le Royal Ballet, il signe son plus bel opus. La tragédie des amants de Vérone, réinventée par

Shakespeare en 1597, semble avoir emporté comme jamais ce quadra.

Son ballet en trois actes raconte sans temps morts l'amour empêché de Juliette et de Roméo. Les scènes, toutes nécessaires, n'y sont jamais des passages obligés pour mettre en valeur les prouesses de la compagnie. Même les foules sur la place publique y semblent naturellement animées, avec ces bandes de jeunes farceurs ou ces baladins acrobates aux costumes sexy rigolos évoquant les plaisirs. La parade de Mercutio, l'ami de Roméo, défiant le martial Tybalt – son pire ennemi – par

Les costumes d'Ezio Frigerio magnifient le mouvement de Lorenzo Lelli (Roméo) et Roxane Stojanov (Juliette).

des petits swings de la hanche après des sauts pourtant très hauts, est d'une délicieuse drôlerie. Noreev l'a dansée trois fois. Aujourd'hui, le premier danseur Antoine Kirscher y excelle.

Ce soir d'avril où Roxane Stojanov et Lorenzo Lelli interprétaient les rôles-titres pour la première fois de leur carrière s'affichait comme la cent soixante-treizième représentation après celle de Monique Loudières et Patrick Dupond lors de la création à l'Opéra de Paris. Toujours rythmée par l'envoûtante partition de Sergueï Prokofiev écrite en 1936, l'œuvre claque pourtant encore comme une pièce presque contemporaine. Dès que Roméo et Juliette se croisent par hasard au bal, l'amour vibre fort.

L'insouciant Juliette révèle soudain des mouvements plus alanguis. Plus tard, la « scène du balcon », sobrement décorée d'un croissant de lune, offre un pas de deux de toute beauté entre les futurs amants. Lorenzo Lelli y palpait de juvénile passion face à Roxane Stojanov toute en légèreté sensuelle. Idem dans la chambre, devenue nuptiale, de Juliette. Jamais, chez Noreev, les corps ne se sont autant touchés, ce qui change tout ! Et quand, au début de l'acte III, Juliette se révolte avec une danse poignante contre le diktat parental d'un mariage obligé, elle incarne toutes les jeunes filles souffrant sous la violence de la contrainte. S'il ne fallait voir qu'un seul « Noreev » dans sa vie, ce serait celui-ci !

► Emmanuelle Bouchez

| 3h05 avec entractes

| Jusqu'au 12 mai, Opéra Bastille, Paris 12^e, tél. : 08 92 89 90 90.

Une histoire autrichienne

Théâtre d'objets

Marion Solange-Malenfant

TT

Il est si charmant, si aimable, Oncle Poldi. Aussi, lorsque Lukas met la main sur de vieux documents témoignant de son trouble passé, l'ado n'en croit pas ses yeux. Des croix gammées, des vignettes Panini à l'effigie de Hitler, Göring, Himmler... qui assomment le garçon, en vacances chez son grand-oncle autrichien. Nazi, Poldi ? La com-

pagne des Maladroits s'est saisie de l'expérience d'un de ses membres, Arno Wögerbauer (aussi interprète), pour façonner ce seul-en-scène tendre, presque naïf. Qui sonde l'humanité dans ses parts d'ombre et de lumière en une quête où l'on remonte la trace de cet aïeul, enrôlé à 14 ans dans les Jeunesses hitlériennes. Pouvait-il savoir ce que son geste représentait ? Était-il

un fervent partisan du nazisme ? Ce théâtre d'objets réjouit, bâti en blanc comme la neige autrichienne, petit théâtrique rouge au-dessus de la scène et écriteau en papier sur les murs. Tout y semble fragile. Tels les doutes et les certitudes qui animent Lukas. Le public repart ému. ► Kilian Orain | 1h20 | Du 27 au 30 avril, Le Trident, Cherbourg-en-Cotentin, puis en tournée.

Presse mensuelle / longs délais

ARTISTES / COMPAGNIE

COMPAGNIE LES MALADROITS CONTEURS D'OBJETS

L'histoire de quatre amis devenus maîtres du théâtre d'objets.

PAR YVES PERENNOU
PHOTO ÉRIC DEGUIN

Ces quatre amis d'enfance de Nantes ont aujourd'hui 38 et 39 ans et sont restés unis pour créer des spectacles qui parlent au public de guerres et de révoltes enfouies dans les mémoires familiales. Quand ils ont créé leur compagnie Les Maladroits, ils étaient encore étudiants, liés par la passion de la jonglerie qui évoluera vers le théâtre d'objets. Ils portent les prénoms de leur génération, Benjamin Ducasse, Valentin Pasgrimaud, Hugo Vercelletto et Arno Wögerbauer. De bonnes fées ont veillé à l'éclosion de leur talent. En 2007, ils créent un premier spectacle au Théâtre universitaire de Nantes (TU). La directrice du lieu, Catherine Bizouarn, les encourage à persévérer. Puis, Corinne Gaillard, alors responsable théâtre et danse du Lieu Unique, scène nationale de Nantes, leur propose de participer à un programme de professionnalisation. Eux qui, à l'exception de Benjamin (conservatoire) et de Valentin (beaux-arts), n'ont pas suivi d'études artistiques, s'engagent alors et vont se former. Ils sont influencés par l'essor du nouveau

cirque et des compagnies qui détournent les objets de la vie courante, comme les Pilleurs d'épaves, Maboul distorsion. En 2009, ils suivent un atelier avec Didier Gallot-Lavallée, un des cofondateurs de Royal de luxe, grande recycleuse d'objets industriels. Les Maladroits trouvent le chemin pour raconter des histoires, dépasser le stade de la performance. Ils fouillent les ressourceries et retiennent de Royal de luxe un principe: rien n'est caché, les objets, les ficelles sont dévoilés d'emblée, comme une invitation faite au public à participer au cheminement mental de l'interprète sur scène.

L'ESPAGNE ET LES SUCRES

En 2013, ils suivent un stage au Théâtre de Cuisine, à Marseille, apprennent auprès d'artistes comme Agnès Limbos (compagnie Gare centrale), Charlot Lemoine (Vélo Théâtre), Bonaventure Gacon (cirque Trotola), Éric Blouet (compagnie Kumulus) pour ne citer que quelques repères dans une longue liste. En 2016, l'arrivée du spectacle *Frères* est une révélation pour de nombreux Nantais. Avec des morceaux de sucre, deux frères y racontent le parcours de leur grand-père, Angel, de ses frères et de sa sœur, dans l'Espagne en guerre, du coup d'État de Franco à l'exil vers la France. Avec des moyens pauvres, Les Maladroits y réussissent une leçon d'histoire complexe, en remontant les fils émotionnels d'une trajectoire familiale. *Frères* est le premier élément d'un triptyque animé par les thématiques de l'engagement, des utopies et de l'héritage. Dans cette veine suivent *Camarades*, où quatre comédiens rejouent avec de la craie l'histoire de la militante Colette, entre mai 68 et les années 1970; et *Joueurs*,



« **NOUS PRATIQUONS**
L'HORIZONTALITÉ
UTOPIQUE »

ARTISTES / COMPAGNIE

avec deux comédiens, qui plonge dans l'histoire de la Palestine. Cette fois, Les Maladroits font exploser des briques à coups de marteau.

La compagnie n'a pas de formule. À les écouter parler, on entend revenir le mot expérimentation. « Parfois on va être quatre metteurs en scène, parfois on dit : "Ça va être toi", réfléchit Valentin. Il n'y a pas de règles. Avec le temps, on clarifie. » Ils entendent conserver une « horizontalité utopique », tout en valorisant les qualités de chacun. « Toi, tu es bon pour ça. » En 2024, ils ont créé *Subjectif Lune*, avec l'envie d'expérimenter un grand plateau, la vidéo, l'image. Le résultat, déroutant pour qui connaît leurs précédents spectacles, imagine l'épopée d'un metteur en scène complotiste et sa bande de bras cassés. Avec une panoplie improbable d'objets de récupération, ils veulent prouver que la mission Appolo 11 était un fake et que la Nasa a tourné des images en studio.

GRAND-ONCLE HITLÉRIEN

Une histoire autrichienne répond à un désir d'Arno Wögerbauer de retourner vers ses origines familiales, cette fois du côté paternel. Il repart sur les traces de son enfance, ses vacances à ski dans les montagnes, son grand-père, et surtout son grand-oncle qui a laissé à sa mort une boîte de souvenirs. Ces archives tranchent avec la légende innocente qui se racontait à table le dimanche. Le vieillard doux et sympa a fait partie des jeunesses hitlériennes, a servi dans l'armée allemande, en France. Créée début mars au THV de Saint-Barthélémy-d'Anjou, *Une histoire autrichienne* expérimente le recours à une écriture extérieure, celle de Marion Solange-Malenfant : « Elle a déjà travaillé avec nous sur la direction d'acteurs et la dramaturgie, expose Arno Wögerbauer. Elle est d'abord comédienne avant de se mettre à l'écriture. On pressentait que j'aurais eu du mal à raconter cette histoire de manière intime, sensorielle. On serait resté sur des choses didactiques ou pédagogiques, sur le nazisme. »

SUÈDE ET FAST-FASHION

Or, une des pattes des Maladroits est bien ce principe de va-et-vient entre le personnage humain sur scène et l'histoire qui se raconte à travers la scénographie. Les acteurs partagent avec les spectateurs le dévoilement progressif de l'histoire grâce aux



Arno Wögerbauer en répétition de *Une histoire autrichienne*.

objets. Une pratique qu'ils font remonter à leur goût pour les contes de Nicolas Bonneau, mais aussi la bande dessinée. Et ils en sortent parfois, remontant le quatrième mur, toujours attentifs à laisser de l'espace, une grande marge d'interprétation au public.

En février, pendant que Benjamin Ducasse, metteur en scène, et Arno Wögerbauer (mise en scène et jeu) travaillaient *Une histoire autrichienne* au Mixt de Nantes, Hugo Vercelletto et Valentin Pasgrimaud se trouvaient dans un studio voisin pour répondre à une commande d'un grand théâtre suédois. En relation avec le pôle international de production et de diffusion de Mixt, le Regionteater Väst a demandé aux Maladroits la conception d'un spectacle pour trois artistes (danse et comédie) qui verra le jour cet été. On y a parlera d'habillement et des circuits pas très écologiques de la fast-fashion, le tout à base de cageots en plastique et de bien d'autres objets. ♦

À VOIR

- *Subjectif Lune* à Charleville-Mézières, Inzinzac-Lochrist, Fontenay-sous-Bois, Montélimar...
- *Une histoire autrichienne* à Châtillon, Paris (Le Mouffetard), Cherbourg, Dives-sur-Mer...

Presse internet



© Pierre Grosbois

CRITIQUES

Une histoire autrichienne : L'émérite spectacle des Maladroits

Cette compagnie de théâtre et de théâtre d'objets, créée en 2008 par un collectif de quatre comédiens-metteurs en scène, explore et questionne le temps à travers des spectacles aux thématiques fortes. Leur formidable nouvelle création aborde le nazisme et le devoir de mémoire.



Marie-Céline Nivière
13 avril 2026

Pour ce spectacle, **Arno Wögerbauer**, co-fondateur de la compagnie Les Maladroits, a puisé dans ses souvenirs d'enfance en Autriche, du côté de son père. S'adossant solidement au texte écrit par **Marion Solange-Malenfant** et à la co-mise en scène de **Benjamin Ducasse**, le comédien interroge avec une grande sensibilité l'histoire de sa famille, de son engagement dans le nazisme, de ses silences et pose la question : « *Quand vous disiez que vous ignoriez, étiez-vous bien certains ?* »

De la mélodie du bonheur...

Lukas, le double fictionnel d'Arno Wögerbauer, s'avance vers nous vêtu d'une combinaison blanche comme la neige et verte comme les sapins. Avec la candeur de l'enfance, il raconte ses petits plaisirs du moment, le foot, le ski, les saucisses aux fromages et son grand-oncle Joseph. La puissance clownesque du comédien apporte alors au récit une poésie malicieuse.



© Pierre Grosbois

La scénographie est aussi éclatante que le paysage ludique d'une station de ski où il fait bon dévaler les pentes entre les sapins. Les trouvailles pour inscrire le propos (sapins miniatures, boîtes d'allumettes...) déclenchent les éclats de rire. Ce récit des joies du quotidien d'un gamin de 1999, protégé du monde, de son histoire et de ses horreurs, donne le terreau à l'effondrement émotionnel qu'il va traverser une fois adulte.

Au champ de ruine

Même si à l'adolescence, découvrant que sa langue paternelle était celle des nazis, il ne l'a plus pratiquée, il a continué à aimer Joseph, parce qu'il n'y avait pas de « *nazis notoires* » dans la famille. À la mort de celui-ci, Lukas revient dans le petit village autrichien pour ranger le chalet. Il trouve dans le grenier un coffre où étaient conservés les souvenirs de jeunesse de son tonton chéri. Le passé, si longtemps enterré et enfoui, s'étale maintenant devant lui.



© Pierre Grosbois

Des jeunes hitlériennes à son engagement dans la Wehrmacht, Lukas remonte le fil de l'histoire de Léopold. Issu d'un milieu social pauvre et rural, il pris part à la guerre. Enrôlé dans l'armée allemande à la fin de la guerre, il combat en France puis, devenu socialiste, il appartient à la classe moyenne aisée et poursuit sa vie tranquillement. Un seul regret, avoir perdu le grand amour de sa vie, à cette époque où il ne faisait pas bon être homosexuel.

Un remarquable travail

Le ton change sur le récit et sa mise en espace. Au fil de ses découvertes, Lukas se libère petit à petit de sa combinaison de ski, qui se transforme en culotte de cuir tyrolienne, en uniforme... La scénographie se fait plus sombre. Papiers dessinés, carnets, briquets, boîtes et allumettes vont accompagner la narration. Le passage sur le camp de Mauthausen, où tous les morts sont évoqués par le déversement de ces milliers d'allumettes, saisit par sa force évocatrice. Passant d'un personnage à l'autre, manipulant les objets de ce monde miniature, Arno Wögerbauer nous entraîne avec grand talent dans ce saut mémoriel. C'est magnifique.

Une histoire autrichienne, de la Compagnie Les Maladroits

Création le 3 mars 2025 au [THV](#), scène conventionnée de Saint-Barthélemy-d'Anjou

Vu au [Mouffetard, CNMa](#) - Paris

Du 10 au 18 avril 2026

Durée 1h15.

Tournée

27 au 30 avril 2026 au [Trident](#), Scène nationale de Cherbourg

8 et 9 juillet 2026 au Festival Récidives - [Le Sablier, CNMa](#) - Dives-sur-mer

8 et 9 août 2026 au [Festival Mima](#) - Mirepoix.

Texte : Marion Solange-Malenfant

Mise en scène et direction d'acteur : Benjamin Ducasse

Mise en scène et jeu : Arno Wögerbauer

Scénographie : Tiphaine Monroty

Création lumières : Jessica Hemme

Création sonore : Erwan Foucault

Costumes : Sarah Leterrier

Construction : Benjamin Ducasse, Louise Moreau et Benjamin Vigier

Régie générale et logistique : Azéline Cornut.

« Une histoire autrichienne » : la mémoire familiale avec un parfum de brûlé



Une histoire autrichienne de la cie Les Maladroits ©Pierre Grosbois

Au Mouffetard CNMa, du 10 au 18 avril, *Une Histoire autrichienne* de la compagnie Les Maladroits (mise en scène et direction d'acteur : Benjamin Ducasse / mise en scène et jeu : Arno Wögerbauer) transforme une enquête familiale en théâtre d'objets minutieux. Avec allumettes, briquets, archives et petites machines à faire surgir l'Histoire, Arno Wögerbauer remonte les traces laissées par un grand-oncle au passé incertain, frayant un chemin au travers du doute, dissipant les mythes familiaux, avec la volonté de trouver la vérité au milieu de la boue de la machine de propagande nazie.

C'est pour moi si :

- je m'intéresse à cette période de l'Histoire et au devoir de mémoire, et je me dis que l'Histoire autrichienne est aussi une Histoire française...
- j'aime le théâtre d'objet intelligemment construit, amplifié par l'utilisation de la vidéo
- j'apprécie le théâtre documentaire romancé, présenté à la manière d'une enquête

Une pièce en forme d'enquête généalogique, sur fond de nazisme

Le point de départ est **romanesque** : un homme du 21^e siècle, notre **contemporain**, découvre dans les affaires de son **grand-oncle autrichien** après sa disparition des cahiers de **propagande**, un album de vignettes des dignitaires du **III^e Reich**, des traces matérielles d'un **passé longtemps resté caché**. Aux **souvenirs** plutôt truculents de séjours au ski – « Il y a des sapins et des Autrichiens partout ! » s'exclame l'adolescent amateur de foot, dans un flashback dans la fin des années 90 – succèdent les **scènes réimaginées** de la vie de l'oncle Leopold. On comprend rapidement que Lukas, le petit-neveu, en rejouant la vie de ce proche aimé, met rapidement en **doute** les histoires qu'on lui a léguées.

De là naît une question simple et redoutable : comment un membre de sa propre **famille**, qui semblait familial, a-t-il pu traverser les **années nazies** en Autriche ? Fut-il membres des Jeunesses Hitlériennes contraint et forcé, ce grand-oncle qu'on découvre **affablateur**, fut-il membre de la Wehrmacht malgré lui ? Les Maladroits installent cette **tension** graduellement, les **allers-retours** avec un passé pas si lointain ouvrant une **brèche** de plus en plus vertigineuse dans les certitudes du personnage, jusqu'à le confronter avec l'horreur de Mathausen...



Une histoire autrichienne de la cie Les Maladroits ©Pierre Grosbois

Une mise en scène minutieuse de l'approche d'une vérité brûlante

La **mise en scène** répond à cette **enquête** par un bel **artisanat** du détail. Un téléphérique miniature traverse le plateau fermé au lointain par des panneaux blancs aux contours irréguliers, comme un **paysage de crêtes alpines**. Ces mêmes panneaux accueillent les traces de la **recherche documentaire** : une carte postale, une photo, des documents d'époque couverts d'aigles du Reich – le symbole de la croix gammée, évoqué, n'est jamais représenté sur scène – et voilà le mur d'**indices** de l'enquêteur qui prend forme. Au sol, des tapis d'herbe verte, et une série de caisses en bois blanc montées sur roues qui vont pouvoir venir **recomposer l'espace scénique** au gré des besoins.

Surtout, plusieurs tables sur roues construites en bois clair peuvent être tirées des coulisses pour reconstituer des **décors**. Première scène ainsi figurée, une **parade militaire lors de l'Anschluss** recrée à l'aide d'objets de la **famille du feu** : allumettes plantées en rang serrés, zippos alignés comme des véhicules à la parade, chalumeaux en guise de chars d'assaut, ce paysage miniature nous est donné à voir à l'aide de la caméra d'un **téléphone** envoyant ses images à un **vidéoprojecteur** qui les fait surgir sur les panneaux blancs à fond de scène. La compagnie Les Maladroits utilise là un **vocabulaire** qu'elle maîtrise bien, mêlant artisanat du théâtre d'objet et modernité de la vidéo, avec une inventivité et une **lisibilité** en même temps qui sont à saluer. Ce **théâtre d'objet en vue subjective** est capable de rendre sensible la **fragilité** de cette mémoire reconstituée, comme il est capable d'**émouvoir** quand une série d'allumettes cassées sont découvertes au détour d'une rue, figurant des opposants au régime nazis sans doute sur le point de se faire lyncher ou abattre sans autre forme de procès.

La **confrontation** entre les documents papier et l'univers du feu dit quelque chose du caractère hautement **inflammable** de cette archéologie familiale, et de la raison pour laquelle certains, comme le personnage du père, font tout pour ne pas s'y intéresser. On pense évidemment à la **métaphore** qui consiste à jouer avec le feu... Mais quand, finalement, Arno Wögerbauer enflamme une pochette d'allumettes, et qu'un panache de **fumée** s'échappe d'une espèce de chope en étain suffisamment haute et élancée pour figurer une cheminée, on réalise que la **crémation** évoque également des choses bien plus **atroces** liées à cette période de l'histoire occidentale...



Une histoire autrichienne de la cie Les Maladroits ©Pierre Grosbois

Une histoire autrichienne, une histoire française ?

Le spectacle convainc surtout dans la mesure où il creuse cette **ambivalence** sans la forcer : la **mémoire** contre la **vérité des faits**, le **mythe familial** contre les **preuves matérielles**. À hauteur d'adulte qui se bat avec ses souvenirs d'ado, pris dans le vertige de la confrontation entre son **intellect** qui lui révèle ce qui était caché et sa **loyauté** envers un grand-oncle qui était comme un grand-père, Lukas explore le passé avec une **inquiétude lucide**. En lui luttent la **honte**, voire le dégoût, l'**affection** et le désir de comprendre – « Non seulement tu étais nazi, mais en plus tu étais complètement mytho ! » s'exclame avec rage le personnage, confronté aux incohérences des histoires que Leopold racontait sur ses activités dans la Wehrmacht.

Cette **intention dramatique** est juste, et elle fournit la **tension** qui alimente en énergie toute la pièce. Pourtant, il **manque** quelque chose, un petit rien, pour que nous soyons pleinement capté-es par cette histoire. Peut-être a-t-on du mal à avoir l'impression que l'acteur croit pleinement à cet enjeu ; peut-être les allers-retours entre les différents temps de la narration nous tiennent-ils à **distance**, à moins qu'il ne s'agisse des artifices scéniques d'exposition des éléments documentaires, telles ces affiches très **brechtiennes** qui annoncent des dates et marquent des repères temporels. Même si Arno Wögerbauer passe avec **aisance** et précision d'un personnage à un autre, peut-être Une histoire autrichienne peine-t-il à trouver son équilibre entre **récit intime** et **documentaire historique**. À force de sonder les abîmes du doute, il s'interdit peut-être de donner davantage de **relief au personnage** de Leopold et de donner de la consistance aux **sentiments de honte et de culpabilité** qui sont le ferment du mensonge et de la dissimulation.

Il n'empêche : Une histoire autrichienne demeure un spectacle **très recommandable**, parce qu'il prend un **sujet difficile** à bras-le-corps sans le réduire à une démonstration. Son intelligence tient à ce qu'il utilise les objets comme supports de **mémoire**, et que cette mise en scène d'un déni familial n'est que la **métonymie de sociétés occidentales** qui ont déployé des trésors d'inventivité pour réécrire leur histoire plutôt que d'affronter leurs démons. On a beau ne pas sortir bouleversé de la représentation, on se dit tout de même que le travail de mémoire sur la collaboration très volontaire d'une partie substantielle de la société française n'a jamais vraiment été faite, et que ce manque d'acceptation des **recoins les plus sombres de notre psyché collective** nous amène aujourd'hui à ce que les séductions des héritiers de Vichy soient opérantes sur une partie non négligeable de l'électorat...